Lettre d'Amérique

Le Machinisme Musical aux Etats-Unis

New-York...

Neuf jours de mer et soudain se dresse la statue colossale et son orgueilleux flambeau, que d'aucuns prennent pour un sceptre barrant impérieusement la route aux libertés du Vieux-Monde...

Déjà se sont estompés, sur l'autre rive de l'Hudson, les gratte-ciels de Wall Street dont le nombre autant que la formule dernière, corrige la raideur primitive.

En se reconstruisant, la cité gigantesque s'installe par masses roses et grises qui s'affrontent puis s'effacent graduellement vers des couronnements heureux : Byzance ou Babylone, réédifiées par les Cyclopes ; Colysées cubiques que Gulliver eût érigés pour mortifier Néron...

Trois heures d'attente : passe-port, visas, douane. Enfin le taxi ruineux mais libérateur vous plonge dans l'air de New-York, dans cet air saturé de charbon qui vous noircit des mains aux voies respiratoires...

Six mois d'absence ont suffi à modifier l'aspect des quartiers les plus familiers. Tel block de mon district, laissé en chantier quelques semaines auparavant, avec un arsenal de béliers, de perceuses et de grues sur tanks, se voit enrichi d'un modeste immeuble de 32 étages surmonté d'un phare tournant qui scrute sans cesse l'horizon nocturne et découvre Boston ou le Zeppelin (à la veille de son atterrissage).

Cette fièvre du bâtiment n'a cependant pas rendu méconnaissable l'aspect des grandes artères et les innombrables drugs ou candies-stores, cafeterias, grills-restaurants bondés à toute heure, exhibent, comme de coutume leurs vitrines alléchantes tandis que circulent ces vieilles ladies originaires d'Albion, tout de vert habillées, au chapeau débordant et à la jupe trop longue que sont les autobus de la 5e Avenue.

■

Le lendemain, déjà intoxiqué de vitesse et de business — cette malaria des Etats-Unis — fièvreusement, je cours aux nouvelles.

Tout s'apprend à la fois par la lecture du journal aux cent rubriques, dont un seul numéro représente en volume la collection annuelle d'un grand quotidien parisien : les élections, les concerts, les nouveautés théâtrales, cinégraphiques, voire la révélation du vitaphone, dernier cri synchronique du mouvement de la parole et du chant.

Et dans la vie aussi, tout se mêle !

Vous ne pouvez écouter de musique, sans entendre pendant l'entracte les dernières perles des candidats à la présidence : Smith-Hoover, qui l'emportera ? Les paris sont Hoover... pardon ! Régime sec ou tempéré ? Sera-ce le statu quo *? Quoiqu'il en soit, la prohibition subit un rude assaut Les gens bien informés affirment que New-York est nettement partisan d'un régime mixte qui adopterait les vins légers, mais il y a l'armée de ceux qui vivent et s'enrichissent de la fraude ici ou dans les Etats, et ce sont les plus énergiques défenseurs de la prohibition !*

Baptisé par les élections, le vitaphone y rencontre la gloire et la consécration d'un peuple immense.

Installé au centre de Times-Square, chaque soir de cette ardente semaine, l'écran prestigieux transmettait à la foule massée dans Broadway, la dernière harangue de Hoover dans le Middle West ou celle de Smith dans le Nord. Le vitaphone se montra infatigable : juché sur un auto, il parcourt la cité, s'arrête au coin d'une rue et renouvelle sa vivante propagande par la parole et le geste.

Rien n'est perdu de l'éloquence ou de l'énergie musculaire et les mauvaises langues affirment que cette inédite modalité électorale fut fatale au candidat favori, en marquant de façon péremptoire son infériorité dans la joute oratoire.

Ainsi s'inscrivit avec la victoire du président Hoover, le premier chapitre de la dernière merveille mécanique de ce siècle.

■

Malgré l'indigence de mes connaissances techniques en matière de synchronisme cinématographique, je me plais à tracer ici les impressions diverses — souvent contradictoires — que m'ont laissées, au cours de l'hiver les multiples manifestations de cet ordre tentées à New-York avec un souci constant de progrès, sinon avec un égal bonheur.

Dans le domaine comique qui demeure l'un des plus populaires aux Etats-Unis, nous avons eu, peu après les élections, quelques exemples curieux de films sonores. Je me souviens notamment d'un sketch présenté par les établissements Lœws qui mettait aux prises un pianiste-acrobate (pâle imitateur du génial Grock) et une chanteuse complaisante. Le dialogue parlé dont l'émission — encore qu'un peu grossie et empâtée, — atteint parfois à une vérité surprenante, est à mon sens, très supérieur à l'émission chantée, si parfait que soit le synchronisme de l'articulation et du son dans l'un et l'autre cas. En d'autres terme, le réglage des plans sonores d'un même instrument, même lorsqu'il s'agit de la voix humaine, laisse encore à désirer.

En revanche, au cours de ce même film, le bruit proprement dit est perçu dans toute son exactitude de matière et de densité : chute obstinée du couvercle de piano sur le clavier, acrobaties tapageuses et diverses du virtuose-clown qui se venge de l'instrument en le frappant de son tabouret et qui finalement le défonce dans un fracas nullement artificiel.

Le bruit collectif semble aussi plus près de la vérité sonore que la parole ou le chant. Un enregistrement par vitaphone d'un film accompagné d'orchestre et d'orgue, représentant l'un de ces matches de foot-ball qui déplacent des milliers de spectateurs lorsqu'il est disputé par deux grandes équipes (army and navy, *par exemple*), *me parut très frappant à cet égard. L'arrivée des joueurs, la réaction de la foule, les cris et les applaudissements formidables lorsqu'une équipe marque un but; tout ce grouillement bruiteur est traduit avec une intensité émouvante qui confère à l'image une puissance vitale indéniable.*

D'autres sound *ou* talking *pictures de tous genres récréèrent cette année la foule innombrable qui se déroule, infatigable, chez Lœws ou Paramount de* 1 *heure de l'après-midi à minuit. Un chanteur nègre en vogue dont la mimique est aussi intéressante que son interprétation est subtile et variée paraît avoir conquis plus de suffrages qu'un grand virtuose de l'archet dont le jeu est pourtant d'une perfection et d'une élégance rares, mais dont les remerciements chaleureux ne sont pas toujours en parfait synchronisme avec le frais accueil de l'auditoire... Dans l'un et l'autre cas, réglage imparfait, surtout dans les* forte. *Il semble que le crescendo de la voix ou du violon ne puisse être ménagé ni tempéré à souhait par le mécanisme transmetteur ; tel l'accélérateur d'auto que commanderait un pied trop brusque... Ce défaut n'a certes pas*

échappé aux techniciens de la machine parlante et je gage que l'heure est proche où le mal aura trouvé son remède.

Pour satisfaire la ferveur nouvelle, les fabricants de films parlants ont varié et multiplié non sans imagination inventive, les applications à l'écran.

L'une des formes de libretto les plus heureuses, me paraît être le film « judiciaire ». En fait, les Américains en ont fort judicieusement, reconnaissons-le, sans jouer avec les mots, tourné quelques bobines très réussies. Crime mystérieux ou passionnel, roman-feuilleton peut-être, mais à coup sûr matière cinégraphique d'une richesse étonnante, qui réalise entre autres synchronismes, celui de l'émotion visuelle et parlée. Pas d'angoisse retardée par l'étiquette explicative : de la vie sans arrêt, à jet continu. Peu ou point d'épisodes préparatoires, du moins juste ce qu'il faut pour l'intelligence de l'action, pour créer l'atmosphère, éveiller l'intérêt ; et tout de suite l'impressionnant appareil de la Cour, l'énervement de l'auditoire habilement souligné, au milieu de la rumeur générale, par des chuchotements intelligibles. Puis l'interrogatoire des accusés (sous les espèces d'acteurs parfois admirables) et la déposition des témoins. Enfin la cruauté du réquisitoire, le pathétisme de la défense, tout cela adroitement dosé avec d'heureuses mises en toile, si j'ose dire, avec des perspectives, des raccourcis éclairés de brèves visions de la scène évoquée admirable qui nous montrent presque simultanément tous les aspects psychologiques du drame.

Dans une assistance yankee, saine et simple, personne n'essaie de bouder contre son cœur et je n'ai pas vu, même à l'Ambigu, même en Italie, de salle plus profondément remuée par le verbe et par l'action scénique que ne le fut ce public lors de la présentation à New-York du film judiciaire « Mystérieux assassinat ».

■

La forme la plus récente de synchronisation qu'il m'ait été donné d'entendre à New-York est la synchronisation par disques, appliquée à l'accompagnement musical de films à action muette.

Là aussi s'ouvre un horizon splendide, mais il y a encore du terrain à explorer avant de satisfaire les musiciens. Si l'adéquation de la musique au livret atteint la perfection dans le synchronisme des sons et du mouvement, sa production proprement dite, sa qualité sonore souffre encore de certains défauts inhérents à la boîte mécanique : feutrage ou métallisation des timbres, et dynamisme des nuances. Or, s'il nous est parfois possible dans le drame parlé *d'oublier l'artifice — le détimbrage ou la déformation — il nous est moins aisé, en écoutant une musique emprisonnée de bouder contre notre oreille. Consciemment ou non, l'auditeur résiste* physiquement, *soustrait contre son gré, au vivant foyer des ondes sonores.*

Mais patience : nous marchons à pas de géants et les Américains nous donnent la cadence en travaillant comme des Titans.

Il n'est question dans le monde de la musique, du ciné et de l'édition que de la merveille en gestation dont la naissance toute proche soulève autant d'espoirs que de nouveaux problèmes.

Je veux parler de l'appareil de radio-télévision muni de perfectionnements inespérés, qui distribuera dans les foyers les plus éloignés — moyennant une modique redevance mensuelle — la vision, la parole, la musique, le chant, le geste, ; en un mot la manne vivante et réconfortante à quoi l'existence laborieuse d'un peuple a droit au soir de sa besogne quotidienne...

Plus n'est besoin désormais de théâtres, de concerts et de cinémas, l'ère de la «Grande Vie» at home *va sonner aux Etats-Unis.*

JACQUES PILLOIS.